**Une voix juive contre le racisme**

**étude critique**

Un livre décevant, un ton souvent moralisateur alors qu'il fallait une analyse du racisme.

Peut-on dire, comme cela est dit dès la première page, que le racisme est une maladie sociale. C'est réduire l'analyse d'un phénomène humain à un jugement moral. Je ne critique pas le jugement moral, que je partage, mais si on veut porter un jugement sur un phénomène comme le racisme il ne suffit pas de dire que c'est une maladie sociale, c'est-à-dire l'expression d'un mal. Loin de lutter contre une idéologie, on ne fait que de la contre-idéologie. On réduit ainsi la question à un débat d'opinion.

Il aurait peut-être été utile de citer les textes de Lévi-Strauss, *Race et Histoire* et *Race et Culture*[[1]](#footnote-1), lesquels donnent des éléments pour comprendre ce qu'est le racisme et comment il se développe, compréhension nécessaire à la lutte contre le racisme.

Dans le chapitre "Le « racisme blanc » est-ce que cela existe ?" (p. 72) il est écrit, avec raison

*"Personne n'est à l'abri des mouvements de peur et de rejet de l'autre."*

expliquant qu'on peut à la fois avoir été victime de racisme et être capable de comportement raciste. Il aurait été bon d'être plus explicite.

On dit ensuite, toujours avec raison, que le racisme *"est un instrument de domination"*, mais cela suffit-il comme explication ? On oublie trop souvent, lorsqu'on dénonce une idéologie dominante, de parler des raisons de son succès ; on se contente de critiquer les inventeurs, comme s'il suffisait de lancer des idées pour qu'elles soient reprises. Une réduction quelque peu simpliste qui renvoie le succès d'une idéologie à une simple manipulation. Dans les textes cités de Lévi-Strauss, on voit apparaître les raisons qui permettent au racisme de se développer, qui permettent aussi à des groupes, qu'ils relèvent ou non de la politique d'un Etat, de faire prospérer l'idéologie raciste. C'est en partie cela qui manque dans *Une voix juive contre le racisme*. Cela ne signifie pas qu'il faille oublier les manipulateurs, cela signifie qu'il ne faut pas oublier ce qui permet aux manipulateurs de réussir. On reste dans le facile *"c'est la faute à …"*.

Il y a évidemment de bonnes analyses, comme par exemple les chapitres sur les Rroms (p. 74-77) ou bien le texte, peut-être trop rapide, montrant les ambiguïtés du siècle des *Lumières* (p. 13-14) et celui montrant les ambiguïtés des républicains de la fin du XIXe siècle comme Jules Ferry, promoteur de l'école républicaine et de l'expansion coloniale. On peut citer aussi le chapitre, trop rapide, "Italiens, Polonais, Portugais… le racisme peut-il s'exercer contre des Européens proches ?" (p. 41) qui pose la question de la frontière floue qui sépare le racisme et la xénophobie. On aurait pu ici citer le terme "boche" qui est une forme de racisme antigermanique. Intéressantes les nombreuses citations de James Baldwin. Intéressant aussi le texte sur la négrophobie expliquant qu'une certaine "gentillesse" envers les Noirs n'est qu'une forme de racisme qui s'inscrit dans le mythe du "bon sauvage" (p. 63), mythe que l'on peut rapprocher de cet autre mythe qui proclame que les Africains n'ont pas d'histoire, mythe qui n'est qu'une forme d'ignorance.

Mais à côté de ces textes, d'autres textes posent problème, sans oublier quelques erreurs factuelles[[2]](#footnote-2).

**Le racisme dans les textes sacrés (p. 20-22)**

Je ferai d'abord une remarque personnelle mais je pense qu'elle ne concerne pas que moi.
Lorsqu'on demande un texte pour un ouvrage collectif, on ne change pas le texte proposé sans l'accord de l'auteur, or je n'ai pas reconnu mon texte et, à part une première remarque sur l'expression "religion tribale" à propos du judaïsme, je ne me souviens pas de discussions sur ce que j'ai écrit. La seule partie que je reconnaisse comme mienne est la partie sur l'Islam dans la seconde partie de la page 22. Le reste a été soit réécrit soit oublié.

Je ne comprends pas la critique de la lecture littérale. On ne peut éviter la lecture littérale d'un texte, c'est cette lecture qui permet de connaître le texte. Comment peut-on parler du contexte sans passer par le texte ? On peut comparer avec ce que l'on sait de l'époque où a été écrit le texte et avec ce que l'on sait des auteurs, mais dans le cas de la Bible on ne sait pas grand'chose, ni de l'époque à laquelle le texte a été écrit, ni des auteurs. L'archéologie nous a appris qu'on n'a pas trouvé beaucoup de traces de ce qui est raconté dans la Bible, ce qui laisse penser qu'une grande partie du texte relève de la légende, ou du moins d'un mélange de réalité et de légende, c'est le cas des récits des Patriarches, de l'esclavage en Egypte, de l'Exode et de la conquête de Canaan[[3]](#footnote-3). Le texte qui raconte l'épisode du Sinaï est tout aussi légendaire. La question se pose alors d'interpréter les textes, mais interpréter pose un problème : comment interpréter ? Il y a bien l'herméneutique, mais celle-ci se réduit souvent, faute de mieux, à reprendre ce que dit la tradition. Mais qu'est-ce que la tradition ?

Je donnerai l'exemple de la conquête de Canaan. Voilà ce qui est écrit à propos de la conquête de Canaan (p. 21) :

*"Que dit la tradition religieuse juive de cette conquête ? Elle l'a interprétée comme* ***une lutte intérieure*** *de chacun* ***contre le mal****, contrairement aux colons religieux pour qui cette (re)conquête est approuvée par Dieu."*

Que certains religieux aient interprété cette conquête comme une lutte intérieure contre le mal, cela n'est qu'une interprétation, rien de plus. Mais il semble ici que la question est moins celle du texte que le souci de contrer les colons religieux, ce qui n'est qu'une forme de mélange des genres. Quelle que soit notre position sur les colons religieux, leur interprétation de la Bible ne vaut ni plus ni moins qu'une autre, elle n'est qu'interprétation. Si on lutte contre les colons religieux, ce n'est pas au nom de ce qui serait la "bonne" interprétation du texte biblique, c'est parce qu'ils participent à la conquête de la terre palestinienne et à la destruction de la société palestinienne.

Que cela nous plaise ou non, le mythe de la Terre Promise est dans le texte biblique[[4]](#footnote-4). Discuter sur la bonne interprétation est peut-être intéressant pour les religieux ou pour les historiens des religions, mais cela n'a rien à voir avec la lutte contre le racisme et le soutien aux Palestiniens. Les Palestiniens sont les victimes d'une injustice perpétrée par le mouvement sioniste, cela suffit pour condamner le mouvement sioniste indépendamment de toute interprétation de la Bible. Tout au plus la Bible peut-elle permettre de comprendre le sionisme lorsque l'on sait que ce mouvement qui s'inscrit dans la conception herdérienne de l'Etat-nation s'est appuyé sur le roman national biblique pour définir son idéologie.

Que la conquête de Canaan ait eu lieu effectivement ou qu'elle ne soit qu'une légende, c'est une question d'archéologie et d'histoire. Notre combat contre le sionisme est d'un autre ordre, l'injustice à l'encontre des Palestiniens.

Lorsque j'ai écrit ce texte, j'ai considéré que je n'avais pas à prendre position sur les textes sacrés, seulement à parler de ce qu'ils disent. Si j'ai écrit qu'on ne pouvait parler de racisme dans ces textes, ce n'est pas pour les défendre, c'est que je n'ai pas trouvé trace de racisme, au sens actuel du terme, mais par contre j'y ai trouvé beaucoup d'intolérance et, en ce qui concerne la Bible hébraïque, la xénophobie classique d'un roman national[[5]](#footnote-5), mais pas de trace de racisme, et c'est cela que j'ai dit. Lorsque je parle du massacre des adorateurs du Veau d'Or, une légende qui s'inscrit dans les mythes fondateurs des Hébreux, je prends le texte à la lettre, mais cela pose une question que je ne pouvais développer ici : pourquoi cette légende ? La lutte contre l'idolâtrie et les idolâtres a marqué la naissance du monothéisme et on la retrouve tout au long de l'histoire du monothéisme, c'est en ce sens que ce massacre, vrai ou faux, est un élément fondateur que l'on retrouve aujourd'hui chez DAESH. C'est cela qui me conduit à dire que pour comprendre DAESH il faut lire la Torah.

**Sur le racisme scientifique et la notion de race (p. 8-13)**

Il y a déjà eu une critique intéressante de Jean-Pierre Bouché.

Il est intéressant, pour comprendre le racisme, de relire les textes de Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire* et *Race et Culture* qui permettent de comprendre ce qu'est l'idéologie raciste. S'il est nécessaire de combattre la "scientifisation" du racisme telle qu'elle s'est développée au XIXe siècle, cela reste insuffisant pour combattre l'idéologie raciste[[6]](#footnote-6).

Ecrire à propos des races (p. 15)

*"classification interne à l'espèce humaine selon les critères morphologiques ou culturels, dépourvue de fondements scientifiques"*

me semble bien réducteur.

Si on se place du point de vue de la biologie, le terme "race" concerne les différentes espèces, ainsi les races de chiens, de chats, de chevaux ou autres. Si on se place du point de vue de l'usage en ce qui concerne les hommes, le terme "race" est assez vague pour décrire des groupes humains sans nécessairement définir des hiérarchies ; c'est souvent sous cette forme qu'on le retrouve dans la littérature. C'est le scientisme moderne qui a introduit un "usage scientifique" du mot "race" à propos des hommes, ajoutant à l'idée de différence entre les divers groupes humains une idée de hiérarchie. L'un des textes fondateurs du racisme moderne, l'ouvrage de Gobineau, s'appelle *Essai sur l'inégalité des races humaines*, et le terme important est le terme *"inégalité"*.

J'ajouterai qu'il y a eu, au XIXe siècle, une confusion entre races et langues, ce qui a contribué à l'invention des races indo-européennes et des races sémitiques. S'il y a des langues indo-européennes et des langues sémitiques, on sait que la propagation de ces langues ne se réduit pas à des invasions et des remplacements de populations ; les divisions linguistiques ne sont pas liées à l'existence de races différentes. On sait par exemple que les Arabes, c'est-à-dire ceux qui parlent arabe, sont les descendants des peuples arabisés lors de la conquête arabe des premiers siècles de l'Islam, mais ont sait que les peuples islamisés ne parlent pas tous la langue arabe, ainsi les Berbères du Maghreb, les Perses d'Iran et les Turcs des pays turcophones. En sens contraire, lorsqu'une langue donne naissance à plusieurs langues pour des raisons qui relèvent de l'histoire, comme par exemple la langue latine qui s'est propagée dans les divers pays soumis à Rome et s'est diversifiée dans les langues qu'on appelle latines, peut-on parler de la naissance de races nouvelles ?

La confusion entre langues et races reste l'un des "fondements" du racisme. Ce point aurait pu être signalé car il me semble important dans la démythification du racisme.

Du point de vue de la biologie, la seule chose à mettre en avant dans la critique du racisme, c'est l'unité de l'espèce humaine. C'est cette unité qui explique ce qui est commun à tous les hommes, ce que l'on retrouve dans tous les groupes humains, la pensée et le langage articulé, la fabrication et l'utilisation d'outils, l'activité artistique, l'organisation de la vie sociale. On peut ensuite regarder comment l'histoire de ces groupes a conduit à la diversité que l'on connaît. Dans ce cadre, on comprend que unité et diversité, loin d'être en opposition, sont liées.

**Sur le terme "antisémitisme" (p. 66-67)**

L'inventeur du terme "antisémitisme" pensait essentiellement aux Juifs considérés comme une race. Même si le terme est discutable, son usage concerne les seuls Juifs et les antisémites de l'époque le savaient bien. Drumont, qui se revendiquait antisémite, compare, dans *La France juive*, les méchants Juifs algériens dont il critique la naturalisation *via* le décret Crémieux et les nobles Arabes ; il est vrai qu'il exprime ainsi un double fantasme, fantasme négatif envers les Juifs et fantasme positif envers les Arabes identifiés aux nomades du désert, deux formes de racisme pourrait-on dire. Il faut donc revenir à l'usage des mots, ce qui est bien plus important que l'étymologie. De plus, pour comprendre le racisme, il faut voir ses différentes formes qui se définissent en fonction des personnes visées. C'est pour cela que, s'il faut refuser de hiérarchiser les diverses formes de racisme, il est utile de distinguer ses différentes formes si on veut comprendre comment le racisme agit et mieux le combattre. On parle aujourd'hui avec raison d'islamophobie, un mot spécifique pour désigner une forme spécifique de racisme.

Tout à fait d'accord sur le renvoi à l'Orient pour désigner les Juifs et les Arabes, je rappelle que les Juifs étaient appelés des Asiates soulignant ainsi leur supposée origine non-européenne.

On peut aussi souligner les origines religieuses de certaines formes de racisme, d'abord contre les Juifs qui ont refusé de reconnaître le Christ comme Messie, ensuite contre l'Islam[[7]](#footnote-7) qui, venu plus tard, se présentait comme l'accomplissement du monothéisme. Sur ce plan on peut considérer que l'islamophobie est ancienne, l'un des premiers textes islamophobes étant l'un des fleurons de la littérature française médiévale, *La Chanson de Roland*. On peut rappeler aussi que lors de la prise de Jérusalem par les Croisés, juifs et musulmans furent massacrés ensemble.

Mais le sionisme et l'invention de la tradition dite "judéo-chrétienne"[[8]](#footnote-8) ont contribué à la mise en place d'un clivage entre juifs et musulmans; lequel conduit à une forme de racisme qui s'exerce dans les deux sens, d'une part un racisme juif contre les Arabes qui refusent l'existence d'un Etat juif en Palestine, d'autre part un racisme arabe contre les Juifs identifiés aux sionistes. Lorsque ceux qu'on appelle des "islamistes radicaux" ou des "djihadistes" parlent des Croisés, ils y mettent à la fois les juifs et les chrétiens.

Mais on sait que c'est une arme des racistes que de diviser les victimes du racisme conduisant ainsi à la concurrence des victimes.

**Sur l'islamophobie (p. 62-63)**

Encore un chapitre raté. Aucune analyse, seulement un gentil "l'islamophobie ce n'est pas bien".

Il aurait fallu être plus clair sur la distinction entre la critique d'une religion et les agressions contre ses adeptes. Je sais que c'est loin d'être facile mais c'est nécessaire si on ne veut pas réduire l'antiracisme à un ensemble de bons sentiments. Je renvoie, comme je l'ai déjà fait dans d'autres textes, à l'*Histoire de l'antisémitisme* de Léon Poliakov qui avait compris qu'il fallait savoir distinguer la critique contre la religion juive et les agressions antijuives. Même s'il savait combien certains antisémites s'appuyaient sur la critique de la religion juive pour justifier leurs positions et leurs actes contre les Juifs, Poliakov avait compris qu'il fallait savoir distinguer ce qu'il appelait l'antisémitisme théologique et l'antisémitisme antijuif[[9]](#footnote-9).

L'intervention sur le port du foulard reste rudimentaire, mais j'y reviendrai à propos de la laïcité.

Dire que le développement de l'islamophobie en France est *"le résultat de la diffusion en France de l'idéologie néoconservatrice étatsunienne après le 11 septembre"* est ridicule. Cela correspond à cette attitude primaire qui renvoie aux Etats-Unis les problèmes européens, une façon d'oublier les responsabilités de l'Europe, d'oublier aussi que les Etats-Unis sont une excroissance de l'Europe et que les idéologies qui parcourent les Etats-Unis sont en grande partie issues de l'Europe.

L'islamophobie européenne plonge dans l'histoire, elle se met en place dans l'Europe chrétienne dès les débuts de l'Islam à la fois pour des raisons religieuses (l'opposition entre une doctrine qui affirme que le Christ est le Messie annoncé par Isaïe et qui ne supporte pas qu'une autre doctrine se présente dans la continuité du monothéisme biblique et une doctrine qui, prolongeant le judaïsme et le christianisme, vient proclamer à son tour l'accomplissement du monothéisme, Mahomet se présentant comme le dernier des Prophètes) et pour des raisons géopolitiques qui opposent les deux rives de la Méditerranée. Il faut aussi tenir compte que les deux religions issues du monothéisme biblique sont universalistes[[10]](#footnote-10) et cherchent chacune à apporter la Vérité à l'ensemble de l'humanité, ce qui renforce l'opposition entre les deux doctrines.

J'ai déjà parlé de *La Chanson de Roland*. On pourrait rappeler la complexité des relations entre le monde chrétien et le monde musulman. Charlemagne, en même temps qu'il guerroyait contre les Sarrasins en Espagne, entretenait des relations diplomatiques avec Bagdad et de façon générale les guerres ente les deux mondes, le chrétien et le musulman, n'empêchaient pas les relations diplomatiques et les échanges culturels entre les deux rives de la Méditerranée[[11]](#footnote-11).

L'islamophobie s'est développée avec la colonisation des pays musulmans et surtout avec la décolonisation ; il ne faut pas oublier, en ce qui concerne la France, l'impact de la guerre d'Algérie et la politique de contrôle de l'immigration, il ne faut pas oublier, ce qui est l'une des marques les plus profondes de l'islamophobie, le numérotage des générations inventé lorsque le nombre d'immigrés issus des anciennes colonies françaises a été jugé trop grand, comme si le fait d'être français de la seconde ou de la troisième génération faisait des Français incomplets.

**Pédagogie antiraciste active (p. 81)**

Le texte "Le fond de la classe. Pour une pédagogie antiraciste active" est caricatural. De quoi parle-t-on ? On mélange les problèmes et on se réfugie dans la caricature.

Qu'est-ce que cela veut dire

*"On voit bien que le professeur se réfugie dans la pédagogie frontale? dans un face-à-face meurtrier où l'argument d'autorité tient lieu de dialogue pédagogique."*

Un texte à la mode qui reprend le discours canonique de l'opposition entre le professeur et les élèves. Qu'est-ce que la pédagogie frontale ? Une invention des détracteurs du cours magistral qui ne savent pas ou ne savent plus ce que signifie un cours.

Le dialogue entre le professeur et les élèves se construit dans l'enseignement et le cours magistral y a sa place. Mais la caricature apparaît clairement lorsqu'on ajoute

*"Plutôt que de produire un cours magistral crispé, il convient plutôt de mettre les élèves en activité."*

Affirmation magique qui ne correspond à rien. Qu'est-ce que cela veut dire : *"produire un cours magistral crispé"* ? Qu'est-ce que cela signifie *"mettre les élèves en activité"*, cette invention magique de la pédagogie dite moderne ?

Cela permet d'éviter de poser la question du trop-plein que représente la *Shoah*, non parce qu'on en parle, mais parce qu'on en parle trop aux dépens d'autres crimes. La question est de replacer la *Shoah* dans son contexte, les crimes de masse du XXe siècle, non pour la banaliser comme certains se complaisent à le dire, mais pour montrer comment elle s'insère dans l'histoire du XXe siècle. Qu'il y ait enseignement frontal ou non est une question secondaire. Il aurait été plus intéressant de faire le lien avec le chapitre "La destruction des Juifs d'Europe" (p. 45-46). qui explique comment la *Shoah* a pu arriver[[12]](#footnote-12) et le chapitre "Y a-t-il eu d'autres génocides au 20e siècle ?" (p. 47). On comprendrait mieux comment se construit l'instrumentalisation de la *Shoah* et pourquoi il importe à la fois de reconnaître ce crime et de lutter contre son instrumentalisation. J'ajouterai que cette instrumentalisation est analogue au négationnisme dans la mesure où elle est essentiellement mépris des victimes qui sont ainsi réduites à n'être que des arguments de la propagande sioniste.

En écoutant la vidéo *"Une voix juive contre le racisme"*, j'apprends que ce livre est destiné en partie à des lycéens, ce qui renforce ma critique contre ce chapitre qui se prétend pédagogique.

**Laïcité (p. 82-83)**

Qu'est-ce que la laïcité ? c'est le refus du théologico-politique, c'est-à-dire de l'intervention de contraintes religieuses dans l'élaboration des lois. C'est cela et rien d'autre. Cela n'inclut aucune morale et parler de morale laïque est un contresens. Il vaut mieux parler, avec Catherine Kintzler, d'un code de bonne conduite (au sens du code de la route) permettant aux membres d'une société de coexister ; il s'agit donc essentiellement de Droit.

La loi de 1905 est une loi contre le pouvoir de l'Eglise ; elle s'oppose à ce que l'Eglise impose ses conceptions dans l'élaboration des lois. Les religions minoritaires d'alors, la protestante et la juive, l'avaient bien compris qui soutenaient la loi. Et l'Eglise a compris plus tard que cela lui donnait une certaine liberté.

Depuis s'est développée en France une nouvelle religion, l'Islam. L'Islam, comme les autres religions, est soumis à la loi de séparation. Cela implique que, pas plus que celles des autres religions, les conceptions musulmanes ne peuvent intervenir dans la définition du politique.

Mais la notion de laïcité a conduit certains à un contresens qui est lié à la fois à une méfiance envers l'Islam et à une lecture partiale de la loi de 1905.

La loi de 1905 implique que les bâtiments dépendants de l'Etat, écoles, administrations et autres, n'arborent pas de signes religieux. Faut-il en déduire que ceux qui fréquentent ces bâtiments n'arborent pas de signes religieux ? Porter sur soi un symbole religieux relève de la personne, non de l'autorité de l'Etat, et en ce sens la loi contre le port de signes religieux à l'école est une loi anti-laïque, d'une part elle outrepasse la loi de 1905, d'autre part elle ferme la porte de l'école publique à certains élèves. Il s'agit ici d'une question de Droit, non d'une opinion, et c'est la question de Droit qui importe.

Il s'agit donc ici moins d'une opinion que d'une définition du terme "public". Ici le terme "public" renvoie à ce qui appartient à l'Etat ou à ce qui est de son ressort. L'école est un bâtiment public, c'est-à dire qu'il appartient à l'Etat, mais ceux qui fréquentent l'école n'appartiennent pas à l'Etat. On peut exiger des enseignants, en tant qu'ils sont des fonctionnaires de l'Etat, de rester neutres sur les religions, c'est-à-dire de ne pas montrer leurs choix religieux dans leurs cours[[13]](#footnote-13), mais cela ne saurait concerner les élèves. Le chapitre sur la laïcité devrait développer ces arguments de Droit qui me semblent plus importants que des discours idéologiques. La question du voile doit se poser indépendamment des opinions que chacun peut avoir sur le port du voile.

On pourrait en dire autant de l'hystérie qui se développe aujourd'hui contre le burkini, moins une façon de défendre la laïcité qu'une forme d'expression antimusulmane. Les décisions d'interdiction contre le port du burkini non seulement n'ont rien à voir avec la défense de la laïcité mais elles ne peuvent qu'attiser des conflits. Et cela est indépendant de l'opinion de chacun pour ou contre le burkini.

Si on veut, comme il l'est dit à la fin de l'article, que la laïcité soit un instrument d'émancipation, c'est sur le plan du Droit et seulement sur ce plan qu'il faut se placer.

rudolf bkouche

1. Les deux textes de Claude Lévi-Strauss, ont été réédités en un seul ouvrage, *Race et Histoire et Race et Culture*, Albin Michel, Paris 2001 [↑](#footnote-ref-1)
2. J'ai déjà signalé celle sur Maïmonide qui aurait été contraint de fuir Cordoue devant l'invasion chrétienne. Mais qu'est-ce qui a conduit à une telle erreur historique ? [↑](#footnote-ref-2)
3. Israël Finkielstein, Neil Asher Silberman, *La Bible Dévoilée* (les nouvelles révélations de l'archéologie) (2001), traduit de l'anglais par Patrice Ghirardi, Bayard, Paris 2002 [↑](#footnote-ref-3)
4. *Genèse*, 17,8 et *Josué*, 1,3. [↑](#footnote-ref-4)
5. Je sais que le terme "roman national" ne plaît pas à tous mais il suffit de lire la Bible pour comprendre cet aspect "roman national". Si les premiers textes de la Bible ont été écrits, comme le disent aujourd'hui certains archéologues, à l'époque du roi Josias (- VIIe siècle) pour des raisons nationales, on comprend alors l'entremêlement du religieux et du national. [↑](#footnote-ref-5)
6. Les ouvrages n'ont pas manqué qui démontent les arguments "scientifiques" légitimant le racisme mais si ces ouvrages ont été utiles, cela suffit-il pour combattre une idéologie qui s'est construire hors de tout argument scientifique, le discours "scientifique" ayant essentiellement un rôle de légitimation. La biologie n'est ni raciste ni antiraciste et la seule réponse scientifique est de rappeler l'unité de l'espèce humaine. Le reste est un combat contre une idéologie. [↑](#footnote-ref-6)
7. Il ne fait pas oublier la confusion classique entre Arabes et musulmans, même si on sait aujourd'hui que tous les Arabes ne sont pas musulmans et que la majorité des musulmans n'est pas arabe. [↑](#footnote-ref-7)
8. On peut rappeler que la tradition dite judéo-chrétienne est née dans la seconde partie du XXe siècle, une façon pour l'Eglise d'oublier son rôle dans l'antijudaïsme, une forme d'auto-amnistie en quelque sorte. A côté de cette signification religieuse, la tradition judéo-chrétienne a pris un sens politique marquant l'opposition entre le monde occidental réputé judéo-chrétien et le monde musulman, une forme du clash des civilisations pour reprendre le langage de Huntington. [↑](#footnote-ref-8)
9. Même s'il ne distinguait pas, comme on le fait aujourd'hui les termes antijudaïsme et antisémitisme, sa critique reste pertinente. [↑](#footnote-ref-9)
10. C'est cette volonté universaliste qui les distingue du judaïsme, religion tribale qui rassemble les Hébreux, même si le monde antique a connu un certain prosélytisme juif, lequel a été interdit par les deux filles universalistes du judaïsme. [↑](#footnote-ref-10)
11. Il ne faut pas oublier que les deux mondes, le chrétien et le musulman, ont une racine commune constituée du monothéisme biblique et du rationalisme grec. [↑](#footnote-ref-11)
12. Le texte cite avec raison l'ouvrage d'Enzo Traverso, *La violence nazie, une généalogie européenne*. [↑](#footnote-ref-12)
13. Ne pas indiquer ses choix religieux dans un cours ne signifie pas qu'il ne faut pas parler de religion dans un cours. Il m'est arrivé, lorsque je devais parler de Pascal et du jansénisme dans un cours d'histoire des mathématiques, de parler de la théorie de la grâce simplement pour situer la pensée janséniste. [↑](#footnote-ref-13)